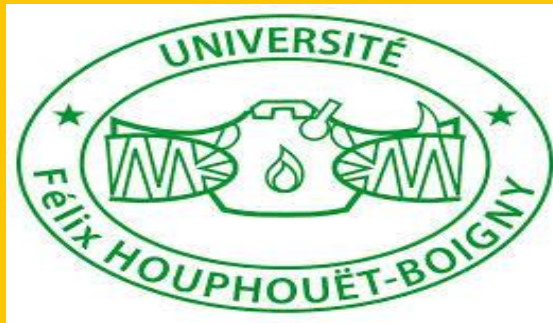




UNIVERSITÉ FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY



**Revue du
LTML**

**N° 15
Novembre 2018**

www.ltml.univ-fhb.edu.ci

LEML

ISSN 1997- 4256

REVUE LTML N° 15

Table des matières

Actes du colloque ordinaire de 2017.....	3
Comité scientifique.....	3
Comité de rédaction et de lecture	5
Avant-propos : langues et culture en synergie pour le développement de nos nations.....	6
<i>Abo Justin KOUAMÉ</i>	
L'étape 1 du Plan Triennal 2017-2019	17
<i>SILUE S. Jacques</i>	
Réflexion sur les verbes à particules du dan, langue mandé de l'ouest de la Côte d'Ivoire.....	19
<i>HOUMEGA Munseu Alida</i>	
La structure interne du verbe en bèré	28
<i>BOGNY Yapo Joseph</i>	
Les langues ivoiriennes dans les politiques linguistiques en Côte d'Ivoire : historique, état des lieux et perspectives pour une politique linguistique cohérente	40
<i>Yao Jacques Denos N'ZI et Jean-Claude DODO</i>	
Langues africaines et éducation moderne en Afrique : les ambiguïtés d'une nécessité.....	51
<i>Adama DAO</i>	
From the coloniser's language to national language: the English experience	63
<i>SILUE N. Djibril</i>	
Elements for a Sustainable Management of Linguistic Resources	79
<i>ATCHE Djédou</i>	
Langue et écriture panafricaines à l'ère des technologies de la communication : le défi fictionnel d'Ayi Kwei Armah.....	90
<i>KOUAKOU Koffi Jules</i>	
Approche interculturelle et enseignement de l'anglais en Côte d'Ivoire : clarifications et suggestions méthodologiques	106
<i>AGBA Yoboué K. Michel</i>	
La « tropicalisation » du français standard en Côte d'Ivoire, pour quel développement ?	124
<i>ADOPO Assi Aimé</i>	
Le calque dans les productions d'élèves. Quelle portée didactique ?	136
<i>Mireille Carine MINKOUE M'AKONO</i>	
Création linguistique et cohésion sociale : le cas ivoirien.....	148
<i>Jean-Marie Andoh GBAKRE</i>	
Les langues ivoiriennes : quel avenir face à l'hégémonie du français ?	159
<i>Alain Laurent Abia ABOA et Bakary SYLLA,</i>	
Enjeux ethnolinguistiques et socio-anthropologiques des anthroponymes ngbaka manza de la République Centre-Africaine.....	167
<i>Apollinaire SÉLÉZILO</i>	
Prolifération des journaux au Bénin : rôle et responsabilité de l'institution de régulation.....	184
<i>Julien Koffi GBAGUIDI, et Sènakpon S. S. TOBADA</i>	

Plan Triennal 2017-2019

Actes du colloque ordinaire de 2017

« *Description, instrumentalisation des langues pour le développement durable* »

Abidjan, les 29 et 30 novembre 2017

Revue n° 15 du LTML N° ISSN 1997 4256

Directeur de publication : Pr SILUÉ S. Jacques

Rédacteurs en chef : Dr ADO Assi Aimé, Dr SILUÉ N. Djibril, Dr KONÉ Antoine

Secrétaires techniques de rédaction : Dr KOUASSI R. Roland, Dr DODO Jean-Claude

Coordonnateurs financiers et de la logistique :

- Dr GNAMIAN Eric Arnauld
- Dr ATCHE Djedou
- Dr KONÉ Antoine
- Dr ESSY Amelan Éliane

Comité scientifique

PRESIDENT DU COMITE SCIENTIFIQUE :

- Pr SILUÉ S Jacques, UFR LLC, *Univ F. Houphouët-Boigny*.

Membres :

- Pr Laurent DANON-BOILEAU, Université Paris Descartes / EHESS (France)
- Pr KABORE Raphaël, Université Paris III (France)
- Pr Joan Lucy CONOLLY, Durban University of Technology (Afrique du Sud)
- Pr DJITE G. Paulin, University of Western Sydney (Australie)
- Pr ABOLOU Camille Roger, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire)
- Pr Thomas BEARTH, Université de Zurich (Suisse)
- Pr Jeffrey HEATH, University of Michigan, Ann Arbor (USA)
- Pr Maarten MOUS, Leiden University (Pays-Bas)
- Pr KOUASSI Jérôme, Maître de Conférences, Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny*.
- Pr ABO K. Justin, Maître de Conférences, *Directeur de ILENA, Univ F. Houphouët-Boigny*.
- Pr OBOU Louis (Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny*.

- Pr Germain K. N'GUESSAN, Maître de Conférences, Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny*.
- Dr BOGNY Joseph, Maître de Conférences, *Sciences du langage, Univ F. Houphouët-Boigny*.
- Dr DAHIGO Guézé Habraham, Maître de Conférences, Département d'anglais, Université Alassane Ouattara, Bouaké.)

Membres d'honneur :

- Prof PRAH Kwaa Kwesi, The Center for Advanced Studies of African Society (CASAS), Ville du Cap, Afrique du Sud
- Pr SERY Bailly, (Département d'anglais, *Université F. Houphouët-Boigny*.
- Pr KOUADIO N'Guessan Jérémie K, (*Sciences du langage, Université F. Houphouët-Boigny*.
- Pr MITI Lazarus, The Center for Advanced Studies of African Society (CASAS), Ville du Cap, Afrique du Sud
- Pr HOUNKPATIN B. Christophe CAPO, Université d'Abomey-Calavi (Bénin)
- Pr Mamadou KANDJI, Université Cheick Anta Diop (Sénégal)

Comité de rédaction et de lecture

- Pr ABO K. Justin, Professeur titulaire, *Directeur de ILENA, Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Pr KOUASSI Jérôme, Professeur titulaire, Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr BOGNY Joseph, Maître de Conférences, *Sciences du langage, Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr ADOPO Assi Aimé, Maître de Conférences, *Section Lettres et Arts, École Normale Supérieure d'Abidjan.*
- Dr KRA Kouakou Appoh Enoc, Maître de Conférences, *Institut de Linguistique Appliquée (ILA), Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr KOBENA Kossonou, Maître de Conférences, *Institut de Linguistique Appliquée (ILA), Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr AKROBOU Ezechael, Maître de Conférences, *Département des Études Ibériques, Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr TOH ZOROBİ Philippe, Maître de Conférences, Département d'anglais, *Univ Alassane Ouattara de Bonaké*
- Dr SILUÉ Léfara, Maître de Conférences, Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr KALLET VAHOUA A. Maître-Assistant, *Institut de Linguistique Appliquée (ILA), Univ F. Houphouët-Boigny.*
- Dr AGBA Yoboué K. Michel, Maître-Assistant, *Section Lettres et Arts, École Normale Supérieure d'Abidjan.*
- Dr AKA Yao, Maître-Assistant, *Section Lettres et Arts, École Normale Supérieure d'Abidjan.*
- Dr SILUÉ N. Djibril, Maître-Assistant, Département d'anglais, *Univ F. Houphouët-Boigny.*

Avant-propos : langues et culture en synergie pour le développement de nos nations

***Conférence inaugurale du LTML, Laboratoire des Théories et Modèles linguistiques, avril
2018, Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody***

**Pr A. Justin Kouamé,
Directeur de l'Institut de littérature et esthétique négro-africaines (ILENA)**

Monsieur le Vice-Président, Professeur Affian, représentant le Président de l'Université Félix H. Boigny Abidjan-Cocody,

Monsieur le Doyen de l'UFR Langues Littératures et Civilisations de l'Université F. Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody, Prof. COULIBALY Adama,

Messieurs et Madame les Vice-Doyens de l'UFR Langues Littératures et Civilisations de l'Université F. Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody, Prof. N'GUESSAN-BECHIE, Prof. ABOA et Prof. KOFFI-LEZOU, dont je salue la présence virtuelle en ces lieux. Excusés pour diverses raisons, nous savons qu'ils nous soutiennent ;

Messieurs les Chefs de Départements,

Messieurs les Directeurs scientifiques des Départements,

Chers collègues,

Chers amis étudiants,

En guise d'introduction à cette conférence inaugurale, qu'il me soit permis de dire que c'est à dessein qu'en recherchant l'intitulé de la présente conférence, nous avons choisi de faire figurer en position finale dans la syntaxe de cet intitulé, le terme « développement » dans le triptyque « langue, culture, développement » de l'énoncé. Nous avons également veillé à le faire précéder de la préposition « pour », fondamentale à nos yeux afin d'indiquer ceci : si nous sommes habités du moindre patriotisme, non pas du patriotisme politique clinquant et ronflant au pied d'argile, patriotisme qui n'a aucun repère culturel identitaire parce qu'il a tous les repères du nationalisme doctrinal, habités non pas de ce patriotisme-là mais du patriotisme au pied d'airain qui forge notre âme en la mettant en adéquation avec nos comportements, nous devons alors, résolument, considérer le développement de nos nations comme une donnée non négociable et qui doit mobiliser toute réflexion académique par le biais de recherches utiles à nos nations. En réalité, il faut bien qu'on se le dise un jour, il y a des recherches que nous faisons ou que nous faisons faire qui sont loin, très loin même, d'être utiles au développement de nos patries-nations. Soyons donc exemplaires à tout point de vue en échangeant, de temps à autre, des confidences avec nos langues pour que celles-ci puissent mettre à la disposition de l'intellect leur substrat culturel avec lequel elles entrent en synergie pour nous permettre de sortir de la caverne platonicienne du sous-développement. Passons vite nos grades académiques pour être Professeurs Titulaires des universités et contempler le ciel

bleu, comme le dit souvent mon ami Roger Camille ABLOU, Professeur Titulaire en sociolinguistique. A ce stade où le plafond ne peut plus nous empêcher de nous libérer, au moment donc où nous sommes libérés des contraintes du CAMES et pouvons réfléchir exclusivement aux modalités de développement de nos nations, des nations patriotiquement nôtres. C'est résolument dans ce sens que nous inscrivons les fondements de cette conférence inaugurale.

D'entrée de jeux, nous voudrions préciser que nous excluons du champ de nos réflexions la définition systématique des termes structurant l'intitulé de cette conférence, parce que cela revêtirait, nous semble-t-il, une certaine trivialité bien scolaire. Bien sûr, nous en dirons un mot, mais nous préférons nous interroger d'emblée sur l'importance respective de la langue et de la culture en ce que ces deux entités peuvent s'inscrire dans un champ heuristique susceptible de susciter le débat académique à partir de postulats.

Ensuite, nous tenterons de mettre ces deux notions en synergie avant de mettre en perspective le développement de nos nations, au moment où la cybernétique, dans une frénésie outrancière et amplement exclusive, prend son envol dans le firmament de la science et de la technique.

Pierre Teilhard de Chardin disait ceci, dans le prologue à *Le phénomène humain* : « *l'homme n'est pas le centre statique du monde, comme il s'est cru longtemps ; mais axe et flèche de l'évolution. Ce qui est bien plus beau* ».

Si l'homme est axe et flèche de l'évolution il est, nous semble-t-il, intéressant de nous interroger sur les atouts linguistiques et culturels de cet axe humain à la pointe de l'évolution, du développement, d'autant que ces atouts sont bien souvent relégués au second plan dans les préoccupations scientifiques et même politiques : à preuve les déclarations de certains hommes politiques exprimant clairement leur volonté de supprimer l'étude des langues à l'université, sous le fallacieux prétexte que celle-ci ne peut pas porter l'employabilité. Mais en procédant de la sorte, n'avons-nous pas conscience de jeter le bébé linguistique avec l'eau du bain culturel qui, dans le cadre des apports inter ou multilinguaux, est facteur d'enrichissement linguistique et donc culturel ? En apprenant l'anglais, l'allemand ou l'espagnol à l'université ou ailleurs, n'a-t-on pas le privilège d'avoir accès directement, sans traduction, à la culture, à la civilisation de l'autre, à sa vision du monde qui formate les visions scientifiques et technologiques enfouies dans la langue et, bien plus encore dans l'esprit incarnée dans cette langue, ce qui est primordial, comme le pense certainement Goethe : « *nicht die Sprache an und für sich ist richtig, tüchtig, zierlich, sondern der Geist ist es, der sich darin verkörpert* » (ce n'est pas la langue qui, en tout et pour tout, est juste, appliquée, tendre, mais l'esprit qui y est incarné).

Par ailleurs, en allant chez l'autre par le biais de la langue, n'allons-nous pas en quelque sorte chez soi en procédant à une extension territoriale linguistique, alors que l'autre est étranger chez nous, lorsqu'il ne parle pas notre langue ? Johann Wolfgang von Goethe l'a bien compris, qui dit ceci, en parlant du citoyen allemand : « *Der Deutsche soll alle*

Sprachen lernen, damit ihm zu Hause kein Fremder unbequem, er aber in der Fremde überall zu Hause sei" (L'Allemand doit apprendre toutes les langues, de telle sorte qu'aucun étranger ne se sente mal à l'aise chez soi, en Allemagne, tandis que lui, l'allemand, se sent chez lui partout où il se trouve à l'étranger. »).

A travers cette citation, nous appréhendons sans grand mal toute la territorialité extensionniste du multi ou plurilinguisme en tant que facteur agrégeant l'endogène et l'exogène, ce qui procure à l'homme le sentiment d'être partout à la fois, en tout lieu et en tout temps, comme s'il était Dieu le Père, omniscient, omniprésent et trônant sur un piédestal, ce qui est bien plus que le strapontin de l'employabilité qui connaît les frénésies et les turbulences ici-bas.

Si nous ne sommes toujours pas convaincus de l'importance de la langue à travers les pensées de Goethe, écoutons donc Mme de Staël qui s'exprime en ces termes : « *un homme qui sait quatre langues a la valeur de quatre hommes* ». Ainsi, tandis que les robots humanoïdes démultipliés et formatés dans les entrailles de la science dites exactes, peuvent se substituer à quatre hommes en les jetant au dehors, corps et âme humiliés, celui qui parle la langue humaine démultipliée par le vecteur du multi ou du plurilinguisme peut certes se substituer à quatre hommes, comme le dit Mme de Staël, mais en le faisant, il insuffle à l'entreprise des visions du monde supra nationales et foncièrement plurielles, une pluralité multi ou plurilinguale qui peuple l'entreprise d'hommes virtuels dépositaires d'un certain esprit qui traverse allègrement le temps et l'espace, par exemple de l'Allemagne à l'usine X à Abidjan : si le philosophe définit le temps comme une suite d'instant, alors l'ouvrier multi ou plurilingue est en dehors du temps, parce que chaque instant est, à travers lui, pénétré de visions ou cosmogonies plurielles qui le projettent hors du temps en mettant en harmonie le passé, le présent et le futur des peuples dont il parle la langue.

Or, dans la science dite abusivement exacte, il est connu de tous que la vérité d'aujourd'hui n'est jamais que celle de l'instant, et c'est bien sous cet angle que l'expression « *domaine de définition* » a été mise en évidence, ce qui, du reste, est en stricte adéquation avec la théorie de la relativité d'Einstein : la masse du Doyen Adama Coulibaly (ou de ses deux accesseurs) est différente selon qu'il est à Berlin ou à Abidjan, les physiciens le savent bien ! Non dépositaire de la langue humaine et par conséquent dépourvue de visions culturelles atemporelles, la vérité du robot humanoïde d'aujourd'hui est rivée au temps, à l'instant T1 et ne sera certainement pas celle de demain, ce qui fera de lui une relique jetée aux oubliettes, renvoyée aux calendes grecques, alors que l'ouvrier multi ou plurilingue est dépositaire de cultures plurielles qui ne peuvent que s'enrichir mutuellement et enrichir l'entreprise à travers un triptyque opérationnel : le savoir, le savoir-être et le savoir-faire.

De toutes les façons, loin de faire le réquisitoire de la science dite exacte, nous voudrions noter la transversalité de la langue comme canal humain de transmission de connaissances multifformes, ce qui fait que la science dite exacte ne peut être sans la

langue qui, en aval, la transmet par l'écriture, par la parole après l'avoir conçue, en amont, à travers la cosmogonie ou vision des peuples empreinte de la culture qu'elle porte. Si nous ne dénonçons pas à la science dite exacte son importance socio-économique; si nous accordons à la science dite exacte la moindre importance, il est de bon sens de reconnaître, tout de même, la supériorité de la langue sur la science dite exacte qu'elle a vu naître à travers le support cosmogonique de la culture que cette même langue porte dans ses entrailles, et qu'elle expurge un jour de sa matrice culturelle sous la forme de science dite exacte pour, à travers l'écriture, la parole, féconder l'instant du temps qui s'écoule pour le bonheur socioéconomique des hommes.

La comtesse de Noailles disait déjà, en 1922, ceci : « *le langage natal, climat de la pensée, hors de qui nul ne respire amplement et ne ressemble plus à soi-même. Tout ce qui est, tient son existence du verbe.* » A ce sujet, la sainte bible nous a appris que « le verbe s'est fait chair », et il n'y a donc rien de surprenant que la langue *devienne développement* ou, au moins, le précède.

Nous venons de tenter de montrer l'importance de la langue en stigmatisant ce qui est abusivement appelé science exacte, avec un adjectif mélioratif que nous avons décrié.

Dans le même ordre d'idées, nous allons nous atteler à indiquer l'importance de la langue culturelle, parolière et immatérielle, en la comparant à son homonyme, la langue physique, organe de la parole dans la bouche de l'homme.

Dans l'absolu, lorsque la Comtesse de Noailles affirme que *Tout ce qui est, tient son existence du verbe*, la pertinence de ses propos ne nous échappe guère, comme nous l'avons signifié plus haut. Toutefois, une approche génésiaque nous permet d'avancer que la langue-organe précède la langue-culture, dans l'exacte mesure où son activité individuelle dans la bouche de l'homme génère le verbe qu'elle exprime, c'est-à-dire qu'elle fait primer en dehors de la cavité buccale pour lui conférer un caractère communicatif socialisant. Dès lors, on comprend le lien génésiaque entre la langue-organe et la langue culturelle, comme on comprend aussi le glissement conceptuel qui arrime une activité organique à une activité culturelle. Depuis Ferdinand De Saussure, il est de notoriété publique que le signe qui dénomme l'objet ou le concept est arbitraire par nature, en sorte qu'en français, on peut s'interroger avec raison sur le fondement homonymique à l'origine du choix du terme « langue » pour désigner indifféremment un référent objectal (la langue-organe) et un référent conceptuel (la langue-culturelle). Le glissement conceptuel entre ces « deux types de langues » n'est certainement pas fortuit en ce que nous postulons une corrélation significative entre ces homonymes, corrélation qui tire son explication dans l'importance de ces deux référents. Certes ces deux termes, à l'analyse linguistique, sont différents l'un de l'autre du fait de leur valeur saussurienne (cf. les traits sémiques « organe » et « non-organe »). Toutefois, un trait sémique de contingence, un trait non spécifique à ces deux termes pris individuellement trouve une traçabilité dans un glissement conceptuel de l'organe de la parole au produit de cet organe en termes d'activité verbale : il s'agit du trait sémique « importance ». En effet, la langue culturelle humaine, non organique, est à l'homme ce que la langue physique humaine

organique est à la cavité buccale, une donnée hautement cardinale pour exprimer, extérioriser notre humanité d'homo sapiens susceptible d'articuler des sons qui, sinon, seraient des sons gutturaux, apanage d'animaux non humains dont nous nous distinguons aussi par les muscles zygomatiques à l'origine du rire.

En termes d'importance, la langue-organe constitutive de l'appareil phonatoire est véritablement la cheville ouvrière attitrée, sans cesse à l'ouvrage avec le maxillaire inférieur, son complice de tous les jours dans l'espace et dans le temps, un organe auquel elle est liée sur le sentier de la production discursive parfois semé d'embûches : par exemple, un homme édenté au niveau des incisives n'émettra, certes, pas de sons gutturaux parce que sa langue n'est pas sectionnée; toutefois, il ne pourra pas prononcer correctement une dentale comme le phonème /i/ du fait que la pointe de sa langue ou apex sort de la cavité buccale par les incisives décimées qui n'offrent plus aucune résistance à l'apex au point que l'air qui sort du chenal buccal n'est plus susceptible d'être réfréné pour que soit produite la voyelle fermée /i/. Dans la cavité buccale, l'activité de la langue est matérialisée par le quadrilatère vocalique notifiant les différents degrés d'aperture de la bouche. C'est dans cette cavité que la langue est à l'œuvre dans des mouvements aussi bien latéraux que verticaux dont nous avons à peine conscience lorsque nous produisons du langage. Entraînée par le maxillaire inférieur dans son extension optimale vers le haut, la langue ferme progressivement le chenal et son dos se recourbe contre le palais dur ou le palais mou, tandis que la pointe de la langue ou apex se place contre les incisives ou les alvéoles (cela dépend souvent de la longueur de nos langues), nous l'avons vu tout à l'heure avec la production de la voyelle fermée /i/. De même, dans son extension optimale vers le bas, le maxillaire inférieur entraîne progressivement la langue vers le fond de la bouche, tandis que la pointe de la langue se décale des incisives ou de l'alvéole : c'est ainsi qu'est produite, par exemple, la voyelle ouverte /a/.

Par ailleurs, tandis que les lèvres s'arrondissent en laissant passer le minimum d'air, un mouvement latéral de la langue, à partir des dents ou des alvéoles vers le fond de la gorge, sera à l'origine de la production des voyelles fermées arrondies /u/ ou /y/. Autant dire que sans la langue, organe de la parole, l'homo sapiens n'est plus que l'ombre de lui-même, dans l'exacte mesure où celui-ci ne sera susceptible de produire que des sons dits « gutturaux », comme savent si bien le faire les animaux non humains.

Pour tout dire, par le vecteur de l'homonymie avec l'actualisation d'un trait sémique à minima, nous avons tenté de montrer l'importance de la langue-culture en nous référant à son homonyme, la langue-organe. Alors que le signe linguistique est arbitraire et qu'en français l'on peut désigner la langue-culture par n'importe quel autre nom, on peut se demander, avec raison, le motif du choix que le Français opère en faisant en sorte qu'un même lexème désigne des objets ou concepts différents : certainement que, dans sa vision du monde, la langue-culture, dans sa fonction sociétale, est aussi importante que la langue-organe dans la cavité buccale, tous les deux servant à la communication humaine,

activité d'où ces deux entités tirent, pour l'essentiel, la substance de leur proximité sémantique.

A ce sujet, il convient de dire que, dans la société des hommes, la langue- culture remplit, au cours du temps, par la pratique de ses locuteurs, deux fonctions sociales d'extrême importance : la communication et l'identification.

Par la communication, la langue-culture fonde la société des hommes, les met en relation. Au niveau national, comme au niveau supranational, à l'exemple de la francophonie, une langue commune forge les identités en supprimant les barrières linguistiques avec une force de cohésion identique à celle des groupements politiques ou religieux : celui qui a la même langue que moi est mien, parce que nous partageons certainement la même vision du monde qui imprègne nos langues! Lorsqu'Olivier Guichard, dans « *un chemin tranquille* », parle de société unie en parlant de l'absence de frontières intérieures, il entend certainement par frontières intérieures l'absence de barrières linguistiques : « *une société unie n'est pas une société sans différences, mais une société sans frontières intérieures* », dit-il.

Que dire alors de la transversalité de la langue, alpha et oméga, à l'image de l'individu qui se parlant à soi-même dans une sorte de langage intérieur, et qui parle aux autres en extériorisant cette pensée à l'écrit ou à l'oral, des pensées opérationnelles dans la réalisation des activités humaines.

Nous venons, à notre manière, de montrer l'importance de la langue dans la société des hommes en comparant la langue-organe à la langue-culture.

Dans le même registre de procédure, en comparant la culture des hommes à la culture de la terre, nous voudrions inférer l'importance de la culture des hommes en société sur un fondement homonymique.

Ici, disons que jusqu'au 16^{ème} siècle, la notion de culture champêtre était liée à celle de travail, donc à la notion de pénibilité nettement perceptible dans les termes « labeur, laborieux ». Ainsi, par culture, on rendait compte de ce que la terre était labourée, travaillée etensemencée pour que l'on obtienne, en bout de chaîne, la récolte. A bien y réfléchir, cultiver la terre revenait donc à transformer la nature, ici la terre, par le travail de l'homme pour en tirer un produit nourricier que l'on nomme « récolte ».

Avec Cicéron, le mot culture acquiert un autre sens en ce qu'il s'agira désormais de cultiver, non plus la terre, mais l'âme, et je le cite : *un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'âme sans enseignement (tusculanes, chap. 2, p. 13)*. Si l'on a bien compris Cicéron, cultiver l'âme revient à la bonifier en la transformant d'un stade primaire à un stade secondaire où l'homme devient meilleur par l'enseignement, un processus avec une plus-value in fine que l'on retrouve de la transformation de la terre à la production de la récolte : en se cultivant, l'homme devient meilleur par un travail endogène, un travail sur soi. A l'analyse linguistique, dans sa quête

du savoir, l'on retrouve ce travail individuel bonificateur de l'homme sur soi avec Tesnières. En effet, à travers sa théorie des actants, nous relevons deux actants, « on » et « terre » dans « on cultive la terre », tandis que dans « on se cultive », la forme pronominale de cultiver n'indique qu'un seul actant, l'unicité de l'actant étant également vérifiable dans la forme passive « on est cultivé ». L'unicité de l'actant à la forme active, comme à la forme passive, montre bien que l'individu, dans le processus de bonification de son âme par la culture, est au cœur de ce processus, sans partage, tandis que dans la culture de la terre, l'homme a besoin de la terre, autant que la terre a besoin de l'homme.

Si, dans la « culture humaine », l'unicité actancielle se démarque des deux actants de la « culture terrestre », son homonyme, en montrant bien le caractère réflexif de la culture humaine, il n'en demeure pas moins que ces deux activités sont d'importance dans la promotion de notre humanité en termes de développement de nos nations. On voit bien, à l'analyse linguistique, que la culture de l'homme cultivé est à l'homme, ce que la culture de la terre est à la terre : une donnée amplement primordiale pour transformer l'état-nature des hommes, lui donner un plus qui puisse féconder son humanité d'homme pensant.

Nous remarquons d'ailleurs que la langue, la culture tout comme le développement ont cela en commun qu'ils ne sont pas des données statiques. La langue des hommes est comme l'homme lui-même. Vivante comme l'homme (on parle de langue vivante) et en mutation perpétuelle : elle naît un jour dans la bouche de l'homme pour nommer l'objet ou le concept, grandit en s'enrichissant de néologismes ou de mots d'emprunt et meurt un jour, parce que les hommes ne la parlent plus, justement parce qu'elle est entrée dans le cimetière des langues mortes.

Ce caractère processuel estampille également la notion de culture, car si les langues évoluent, elles évoluent avec les cultures qu'elles portent, une question de bon sens, en somme ! Comme nous venons de le suggérer, on s'imagine bien qu'il n'y a pas d'hommes cultivés mais des hommes qui se cultivent en permanence : sur la courbe sinusoïdale, la culture suit l'axe des abscisses sans jamais atteindre l'infini et à peine a-t-on le sentiment d'être arrivé à terme par la somme de nos connaissances que la mansuétude de l'univers s'impose à nous, dans toute sa virginité. De même, l'arc-en-ciel du développement se courbera toujours sous la voûte céleste, car il n'y aura jamais de développement achevé, les pays dit développés ne l'étant que par abus de langage, à notre sens euphémique et empreint d'orgueil, car la faculté de l'homme à appréhender la complexité de l'univers insondable a des limites liées à son humanité. Ces trois entités dynamiques ont aussi ceci en commun qu'elles sont un facteur de bonification par rapport à un stade initial.

Mais en quoi le développement nécessite-t-il la mise en synergie de la langue et de la culture, comme nous le postulons, pour être mis sur orbite, pour entamer son processus de bonification ?

L'on a coutume de dire que la langue porte la culture. Sous cet angle, à première vue, la synergie dont nous parlons semble de fait selon les données statutaires de la langue porteuse et de la culture portée.

Si une telle synergie est de fait, cela voudrait dire que la langue, notre bien commun, dispose d'un pouvoir contraignant dans l'exacte mesure où, creuset des visions du monde ou cosmogonie, elle fait obligation à l'individu de s'y ressourcer en permanence pour transformer le monde selon des canevas appropriés.

Mais les psychologues le savent bien : une chose est d'adopter une attitude théorique par rapport à une vision ; une autre chose est de transformer cette attitude en comportement factuel en cohérence avec cette vision.

C'est ici que nous voulons interpeller les intellectuels que nous sommes. En effet, dans une suffisance scientiste, en réalité notoirement handicapante du fait qu'avant d'entrer dans nos laboratoires de langue ou de science, nous laissons nos sentiments aux vestiaires, alors même que l'intuition qui fait l'économie de la démarche cartésienne revêt une immédiateté sentimentale qui est bien plus que la raison qui connaît bien souvent les turbulences de la réflexion médiate. Dans ces conditions, nos sentiments non usités en termes de recherche s'émoussent et nous avons du mal à nous approprier, par le sentiment de la langue (Sprachgefühl, en allemand), la vision du monde qui est nôtre et qui est sédimentée dans la sagesse africaine, une forme de culture rivée pour l'essentiel à l'oralité. L'enjeu épistémique auquel l'intellectuel devrait être ici confronté est qu'il devrait faire en sorte d'assumer l'entièreté de son être en refusant de mutiler ses sentiments au profit de la raison afin de ne pas priver notre humanité d'un mode d'expression tout aussi valable avec lequel nous pouvons jouer notre rôle d'éclaireur.

En baoulé, langue kwa de Côte d'Ivoire, prenons note d'une sagesse cardinale qui, en pragmatico-linguistique, si nous nous référons à l'acte de langage chez Searle ou chez Austin, invite à la prudence. Il s'agit de la sagesse enfouie dans le dicton suivant : « *be si man tchin vié n'dè* », en d'autres termes, « *nul ne sait de quoi demain sera fait !* » Ainsi, il coule de source que la prudence est bien une donnée économique qui fonde aussi bien l'octroi du crédit bancaire que la nécessité de l'épargne en termes bancaires !

Nous avons bien aimé ce proverbe sénoufo que nous avons entendu l'autre jour de la bouche de M. le Directeur du LTML, le Prof. Sassongo J. SILUE, quand, notre esprit « assiégé » par des réflexions multiformes dans le cadre de la rédaction de la présente conférence, nous avons jugé nécessaire d'avoir avec lui des échanges récréatifs à propos du colloque en l'appelant au téléphone. Le Prof. SILUE disait, fort à propos, ceci : *Chez nous, lorsque, pour entrevoir ton village du haut du fromager, tu montes d'abord sur une termitière, c'est en premier à la termitière qu'il faut dire merci et non au fromager qui ne vient qu'en second plan !* L'acte de langage « reconnaissance » exprimé à travers ce proverbe sénoufo traduit éloquentement le bon sens du sénoufo qui, dans sa vision du monde, conçoit une hiérarchisation des données, véritable hymne à la méthode, avec un ordre de préséance que fixe la sagesse sénoufo dans l'expression de la gratitude : bien que

petite, la termitière vient avant le grand fromager car, antichambre du fromager, c'est grâce à elle qu'on peut accéder à celui-ci pour voir notre village. Notons bien que la méthode est une donnée heuristique éminemment cartésienne, ici un référent culturel qui constitue une expression achevée de ce que les senoufos sont capables de formalisation méthodique, puisqu'ils possèdent la notion de l'ordre, de la hiérarchie dans une cosmogonie systémique. On comprend bien que l'intellectuel qui s'appuie sur les données ancestrales de la méthode puisse être un solide acteur de développement lorsque, dans son comportement socio-économique, il fait permanemment référence à la méthode en ne se démarquant point du climat de sa pensée.

Nous venons de voir des exemples où la langue et la culture traditionnelle africaine, avec ses référents ou traits culturels, sont en synergie à travers un comportement adéquat foncièrement compatible avec le développement des nations en termes d'épargne et de méthode. Dans le cas contraire, il peut y avoir un hiatus entre la langue et la culture qu'elle porte, quand nous parlons nos langues sans nous référer à leur ambiance culturelle dans nos comportements de tous les jours. En déniaient ainsi à nos langues leurs valeurs culturelles, nous ne mettons pas en synergie la langue et sa culture de telle sorte que, si nous sommes baoulé, que nous parlons notre langue et que dans notre comportement d'intellectuel, nous n'intégrons pas, par exemple le trait culturel de la prudence, nous sommes susceptible d'être un acteur du contre-développement, un acteur de la récession économique même, donc de la pauvreté, parce que nous pouvons délibérément puiser dans les caisses de l'état sans penser aux conséquences de cet acte délictueux. Si le locuteur baoulé parle sa langue en se référant à la trame culturelle de celle-ci, il se parlera à soi-même et s'abstiendra de commettre cet acte répréhensible en se disant : « *be si man tchin vié n'dè* » (« *nul ne sait de quoi demain sera fait !* »).

La langue porte la culture par nature ; c'est l'homme qui les dissocie dans son comportement parce qu'il a des réflexes attitudeaux aux antipodes des convenances exigibles par la société dans laquelle il se trouve, d'où la nécessité de mettre en adéquation langue et culture pour mettre en perspective le développement qui sied.

A bien y réfléchir si, pour impulser le développement, nous devons éviter de créer une impasse entre la langue-matrice et la culture qu'elle porte dans ses entrailles, si nous savons, par ailleurs, que la langue est en mouvance perpétuelle en induisant l'évolution de la culture, ces savoirs intiment à notre conscience l'ordre de parler plusieurs langues, non pas pour assujettir notre culture (donc notre identité) à des cultures étrangères, mais pour l'enrichir de nos différences en suivant le cours inévitable de l'évolution de notre propre langue. En procédant de la sorte, nous remarquerons que la nature humaine qui était nôtre, à l'état primaire, va subir une transformation accélérée par rapport à la nature de celui qui ne parle qu'une seule langue. Ainsi, non plus notre langue à elle seule, mais des langues seront, dans la complexité de notre âme, amplement bonifiées parce qu'en synergie avec d'autres cultures, donc en rapport métaphysique avec d'autres âmes qui l'aideront, par des visions du monde différenciées mais hautement enrichissantes, à impulser rapidement le développement de nos nations dans nos comportements de tous

les jours. Parlant plusieurs langues, donc étant dépositaire de plusieurs cultures, de plusieurs identités, non pas opposables mais s'inscrivant dans une harmonie dynamique, un tel intellectuel est, par nature, au-dessus de la mêlée : acteur du développement avec une palette de paradigmes comportementaux indexés au multi ou au plurilinguisme, donc au multi ou au pluriculturalisme, il est sur le fromager senoufo du savoir, un savoir dont les branches sont autant d'identités en harmonie, non pas avec une vision du monde, mais avec une vision des mondes qui lui procure un indicible bonheur avec la conviction que, haut perché sur le fromager, il peut voir venir les choses, initier des stratégies, prodiguer des conseils utiles aux âmes esseulées dans le monolinguisme pour que celles-ci s'intègrent à une certaine dynamique de développement humain, gage du développement socio-économique. Le développement humain dont nous parlons n'est pas celui édicté par les institutions de Breton Wood, mais celui qui concerne le développement « linguo-culturel » de nos âmes pour un bien-être individuel et collectif.

Par contre, debout sur la termitière monolinguale senoufo d'une culture à monofacette qu'il ne cherche pas à mettre en adéquation avec sa propre langue, l'intellectuel de seconde zone, celui de la mêlée, celui qui n'a pas osé bonifier son âme pour avoir en lui des âmes opérationnelles, a une vision du monde et non une vision des mondes. Sur la termitière de l'orgueil et de la suffisance, sa vision est bornée à son environnement immédiat. Dans la mêlée des fourmis de la termitière, il ne peut voir venir les choses, donner des conseils à d'autres âmes monolinguales esseulées parce que sa représentation du monde n'est que celle, obtuse, du terroir fourmilier. Un tel intellectuel n'est pas digne de ce nom. Dans la dynamique de la langue, il nous faut trouver un néologisme pour le qualifier.

Un tel intellectuel ne peut être agent de développement ! Au mieux, il ne peut être qu'agent de contre-développement ! Il ne peut bonifier son âme par la transformation multilinguale ou multiculturelle transcendantale vers le fromager de la connaissance complexe. Il ne peut, au mieux, que transformer, convertir son âme en vase clos en tenant compte de son vécu quotidien. Perché sur sa termitière monolinguale il peut, au mieux, lorgner vers une autre termitière qui l'attire à l'horizontal dans la même sphère culturelle. L'âme d'un tel intellectuel connaît, au mieux, par le monolinguisme, une sorte de transmutation horizontale. Dans la multi ou pluriculturalité, une âme ou une identité donnée est mise en regard d'une autre âme, d'une autre identité qui la séduit. L'enrichissement est réciproque parce que les visions du monde sont mutualisées. Dans le monolinguisme, une vision du monde ou une identité donnée se suffit à soi-même.

En guise de conclusion, nous suggérons que nous nous posions les questions qui suivent et que nous y répondions en nous appuyant sur les analyses que nous venons de faire :

Si la langue et la culture doivent être en synergie pour impulser le développement, qui devons-nous être ?

- *Devons-nous être des « transculturants translinguants » équilibristes et notoirement hésitants entre deux identités disharmoniques, la nôtre, endogène,*

qu'on ne remet pas encore en cause - pour éviter de susciter une crise identitaire- mais qu'on questionne, hésitant disions-nous, entre notre culture et l'autre, exogène, qu'on redimensionne dans nos fantasmes du mieux-être ?

- *Devons-nous être des « transculturés translingués » foncièrement acculturés parlant à peine notre langue maternelle, des hommes qui, ayant remis en cause l'identité ancestrale, ont atteint le point d'achèvement d'une laborieuse, parfois douloureuse mutation identitaire négativistes déniaient par extroversion notre langue et la culture qui y fait corps ?*
- *Devons-nous être des « culturés pluri ou multilingués » fiers de notre identité mais en même temps séduits par des référents culturels exogènes en harmonie avec la nôtre ?*
- *Devons-nous être des « culturés monolingues endogènes » plongés corps et âme dans l'âme de notre langue et en marge des mutations de ce monde du fait d'un encrage identitaire abyssal qui nous procure l'extase du moine tibétain, loin de la cité en délire ?*
- *Qui sommes-nous ? Qui devons-nous être ? Nous devons choisir, le développement de nos nations dépend de notre choix !*

Puissent les assises du présent colloque, dans les entrailles de leurs diversités, permettre de répondre à ces questions. Nous n'avons pu le faire, car l'encre de notre stylo à bille était épuisée ; alors puissions-nous le faire ensemble, dans le cadre de ce colloque international !

Tel est notre propos,

Tel est notre espoir,

Merci dans l'instant du temps présent pour avoir prêté une oreille attentive à nos propos !

Merci dans l'instant du temps à venir pour ce que nous ferons ensemble dans ce colloque !

Danke sehr! Gracias! Thank you!

Auf Wiedersehen !

Goodbye !

M. Abo Justin KOUAMÉ,

Professeur titulaire des universités

Linguiste des textes, analyste du discours

Université F. Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody

L'étape 1 du Plan Triennal 2017-2019

du

Laboratoire des Théories et Modèles Linguistiques (LTML)

Par Pr SILUE S. Jacques

Directeur du LTML

sassongosiluejp@gmail.com

A l'initiative du Laboratoire des Théories et Modèles Linguistiques (LTML), le colloque international organisé les 29 et 30 novembre 2017 à l'Université Félix Houphouët-Boigny sous l'égide de cette institution portait sur « ***La description et l'instrumentalisation des langues pour le développement durable*** » est la première étape du Plan Triennal (2017-2019) élaboré lors du séminaire de Kpass (Dabou, Côte d'Ivoire) début juin 2017. Toujours en application de ce Plan triennal, devront suivre le colloque de 2018 sur les « *Formes de langages, culture et développement* » et celui de 2019 sur le « *Genre, Langue, Culture et Développement* ».

La thématique « ***Description et l'instrumentalisation des langues pour le développement durable*** » a été envisagée sous le triptyque de la description des langues, de leur instrumentalisation ou « domestication » (pour reprendre Jack Goody) suivant la question de la planification linguistique) et, enfin, dans l'incontournable perspective didactique de l'enseignement des langues étrangères en Afrique comme locales, dans un paysage linguistique dominé par une effervescence plurilinguistique est sans égale. Le rapport de la langue au développement épouse souvent des contours inattendus et qui sont examinés ici sous l'angle de la sociolinguistique du langage.

S'inscrivant dans la thématique de la description linguistique, M. A. Houmea examine les verbes à particules du dan, langue Mandé de l'ouest de la Côte d'Ivoire. Sur la base des critères de l'inséparabilité, du noyau syntaxique et de la productivité, l'auteure conclut que les particules à l'étude sont, soit des formes réduites, soit des formes dérivées de séquences appartenant aux mêmes paradigmes. Yapo Joseph Bogny poursuit la problématique de la description linguistique avec le cas de la structure interne du verbe en bèrè - langue mandée du Département de Mankono (Côte d'Ivoire) -, dans le cadre générativiste et transformationnel et ce, à l'aide de la variante minimaliste. L'étude porte sur le cas de suffixes au statut bien transversal qui apparaissent à la fois avec les noms et les verbes ; l'analyse a consisté à déterminer les rôles et fonctions syntaxiques de ces suffixes.

Pour soutenir la durabilité du développement, les langues doivent être dotées d'un statut institutionnel, voire constitutionnel. Remontant le cours du temps de l'histoire récente de leur pays (la Côte d'Ivoire), Y. J. D. N'Zi et J-C. Dodo se disent obligés de constater que près de 70 ans après les indépendances, le bilan de/s politique/s linguistique/s n'est guère reluisant. Pour le jeune doctorant Adama Dao, il ne faut surtout pas s'attarder sur le pseudo-obstacle que l'on croit percevoir dans le plurilinguisme du continent. Il faut plutôt chercher à bâtir une éducation qui prend appui sur la vision du monde africaine afin que cette forme d'éducation soit un ferment du développement durable. Des solutions sont proposées.

Silué N Djibril revient sur la sempiternelle question de l'aménagement linguistique et préconise que les décideurs politiques africains s'inspirent des processus historiques de planification survenus en Angleterre et en France, respectivement aux 14^{ème} et 16^{èmes} siècles, lesquels ont abouti à l'établissement péremptoire de l'anglais et du français comme les langues officielles de ces nations-là.

D. Atché insiste que le rôle de la langue dans le développement peut être mieux apprécié si l'on envisage celle-ci comme une ressource, au même titre que les ressources naturelles tangibles. Les similitudes s'arrêtent sans doute là car, il faut bien se mettre à cette évidence paradoxale généralement passés sous silence : en ce qui concerne les ressources naturelles, c'est leur exploitation inconsidérée qui conduit à leur épuisement

irréversible ; quant aux langues, c'est au contraire leur non-exploitation en tant que ressources qui constitue le risque potentiel de l'extinction de celles-ci.

En rapport avec le développement dans un contexte globalisé et sous l'influence inévitable des TIC, K. J. Kouakou préconise, à la suite de l'homme de lettres Ghanéen, Ayi Kwei Armah, que les Africains créent une langue panafricaine à même de se prêter aux exigences des TIC pour structurer, formater, diffuser et pérenniser la pensée et les valeurs culturelles africaines.

L'apport des langues au développement durable est indirect parce qu'il s'opère en empruntant le passage obligé de la didactique des langues. En ce qui concerne les langues étrangères comme l'anglais, Y. K. M. Agba note que les approches pédagogiques et didactiques actuelles ignorent les questions d'interculturalité, ce qui rend leur appropriation approximative. Mais dans un paysage plurilingue dynamique comme celui du continent africain, l'enseignement des langues étrangères soulève d'autres défis : A. A. Adopo note qu'en Côte d'Ivoire, la langue française est engagée dans un processus de tropicalisation, voire d'« ivoirisation » naturelle qui a conduit à l'émergence progressive du « français ivoirien ». Seulement, si la tropicalisation du français est culturellement légitime, il faut admettre que son instabilité structurelle et son affranchissement de toute norme linguistique met les enseignants du français dans l'embarras et le rend même inapte à « parler la science et la technologie ». Dans le cas du Gabon, M. C. M. M'akono, de l'École Normale Supérieure de Libreville, décrit le contexte interactif du fang (langue bantou) et du français et note, avec une inquiétude toute pédagogique, une prolifération de calques du fang vers le français sur les plans morphosyntaxique et sémantique.

La question du rôle des langues en soutien au développement et à sa durabilité reste ouverte. A. Dao, jeune doctorant de l'Université Alassane Ouattara de Bouaké, note une prise de conscience en faveur des langues locales qui, malheureusement, est contrariée par des facteurs exogènes. Pris dans leur acception la plus globale, le développement et sa durabilité supposent une certaine sérénité du contexte sociopolitique. Jean-Marie Andoh Gbakré de l'Université Péléforo Gon de Korhogo (Côte d'Ivoire) soutient que grâce à la langue, les crises sociopolitiques répétées n'ont pas tari les sources de l'humour et de la dérision chez les Ivoirien(ne)s. Ainsi, la dynamique de la création lexicale est toujours à l'œuvre à travers la réorientation sémantique euphémiques de vocables négatifs au départ, lesquels ont ensuite été réinvestis dans le discours avec pour effet pragmatique d'entretenir et d'encourager la cohésion sociale, condition préalable au développement.

La problématique du rapport de la langue au développement commence, bien évidemment, par les politiques linguistiques. Alain L. A. Aboa et Bakary Sylla (doctorant) constatent la suprématie absolue de la langue française sur les langues nationales de Côte d'Ivoire, une suprématie dues à deux facteurs convergents : la politique linguistique exoglossique menée par les autorités depuis les indépendances et les représentations construites par les locuteurs/locutrices ordinaires ivoirien(ne)s relativement à leur patrimoine linguistique. Presque dans le même ordre d'idées, Apollinaire Sélézilo de l'Université de Bangui en République Centrafricaine revient, comme l'a fait A. Justin Kouamé, sur la centralité de la culture dans la conception du développement lorsqu'il remet au goût du jour les enjeux ethno-linguistiques et socio-anthropologiques des noms propres de personnes dans la communauté Ngbaka mänzä en République centrafricaine. Dans cette communauté, bien au-delà de la fonction d'identification, l'onomastique des prénoms indique qu'il s'agit de complexes sémantiques porteurs d'une multitude d'informations de nature diverses : communicative, socio-anthropologique et intersubjectives.

Dans le rapport de la langue au développement, un pan entier de l'instrumentalisation des langues africaine à peine en friche, est celui de la littéracie. Une poignée des membres du LTML est retourné au laboratoire pour concevoir un projet de recherche destiné à être soumis à la prochaine édition du Programme d'Appui Stratégique à la Recherche Scientifique (PASRES).

**Le Directeur de Publication,
Prof. S. Jacques SILUÉ**